

M^{me} Mozart tomba malade, à Paris, vers le 18 ou 19 juin 1778: elle expira le 3 juillet entre les bras de son fils. Que va faire Mozart? Il ne veut pas annoncer brusquement cette nouvelle à son père; le coup serait trop rude; mais comme il ne doit pas lui cacher longtemps la vérité, il la lui fera entrevoir tout en s'appliquant à ne laisser dans l'esprit de celui à qui il s'adresse que le degré d'incertitude nécessaire pour ne par l'accabler.

«Paris, le 3 juillet 1778.

«Mon cher père,

«J'ai une triste nouvelle à vous annoncer; c'est elle qui a retardé ainsi ma réponse à votre lettre du 11 juin. Ma bonne mère est très-malade. Selon son habitude, elle s'est fait saigner; la saignée était nécessaire, et elle lui a fait beaucoup de bien. Cependant, quelques jours après elle s'est plaint d'éprouver des frissons, suivis de chaleurs; enfin, elle eut la fièvre et des maux de tête. Nous avons commencé par employer nos remèdes habituels, la poudre antispasmodique, mais nous n'avons pu trouver ici du *pulvis epilepticus*. Cependant la maladie augmentait, ma mère ne pouvait plus parler que difficilement, et l'on était obligé de crier pour se faire entendre d'elle. Grimm nous a alors envoyé son médecin. Ma mère est très-faible; la fièvre continue et la met dans le délire. On me donne de l'espoir, mais j'en conçois peu. Nuit et jour je flotte entre la crainte et l'espérance, mais j'attends la volonté de Dieu, et j'espère que vous et ma sœur vous vous y soumettez avec résignation. Quel autre moyen d'être tranquille, ou du moins plus tranquille? Quoi qu'il arrive, je suis résigné; Dieu fait tout pour le bien. Je crois et je croirai toujours qu'aucun docteur, aucun homme, aucun accident, ne peut donner ou ôter la vie; Dieu seul en dispose; nous ne sommes que les instruments dont il se sert pour accomplir sa volonté! Je ne dis pas pour cela que ma mère ne puisse en réchapper, que tout espoir soit perdu; non, elle peut redevenir fraîche et bien portante, pourvu que Dieu le veuille. — Après avoir adressé mes prières au Tout-Puissant, pour la santé de ma mère, je me soutiens de ces idées consolatrices, et vous croirez facilement que j'en ai grand besoin. — Mais quittons ces tristes pensées, n'ayons pas trop d'espoir, mais confions-nous en Dieu; rappelons-nous que par la volonté de Dieu tout est bien, que lui seul peut assurer notre bonheur et dans ce monde et dans l'autre.»

On ne pouvait faire pressentir plus clairement que la pauvre mère était morte. Maintenant, le premier coup est porté. L'âme du père est préparée à tout. Il faut la relever un peu, lui donner, non de l'espoir, mais des forces. Wolfgang Mozart a le cœur navré. Il insiste néanmoins sur sa symphonie, sur l'accueil favorable qu'il en a reçu; il sait toute la sollicitude que son excellent père porte à ses succès. Il le flattera dans ses sentiments de fierté paternelle. Il entrera dans des détails familiers, avec une apparente liberté d'esprit, avec enjouement même. Les lignes suivantes témoignent de l'empire que Mozart a su prendre sur lui-même.

«J'ai fait une symphonie pour l'ouverture du concert spirituel; elle a été exécutée et a reçu une approbation unanime. Le *Courrier de l'Europe* en a, je crois, parlé: donc elle a réussi. — J'avais très-peur aux répétitions, car

jamais je n'ai rien entendu d'aussi mauvais; vous ne pouvez vous figurer de quelle manière ma pauvre symphonie fut estropiée deux fois de suite; mais tant de morceaux sont en répétition que le temps manque. Je me couchai donc, la veille de l'exécution, de mauvaise humeur et rempli de crainte. Le lendemain, je résolus de ne pas aller au concert; cependant, le beau temps qu'il fit le soir changea ma résolution. J'y allai donc, résolu, si l'exécution n'était pas meilleure que la répétition, de sauter dans l'orchestre, d'arracher le violon des mains de M. La Houssaye, premier violon, et de diriger moi-même. Je priai Dieu pour que tout allât pour le mieux, et la symphonie commença. Raff était à côté de moi. Au milieu du premier *allegro* était un passage que je savais devoir plaire; le public fut transporté et les applaudissements furent unanimes. Comme j'avais prévu cet effet, j'avais ramené ce passage à la fin par un *da capo*. *L'andante* plut aussi beaucoup, mais surtout le dernier *allegro*.

«Comme on m'avait dit qu'ici les *allegros* commencent avec tous les instruments et à l'unisson, je commençai le mien par huit mesures *piano* pour deux violons et de suite *forte*. Le *piano* fit faire *chut*, ainsi que je l'avais prévu; mais dès la première mesure du *forte*, les mains firent leur devoir. De joie j'allai, après ma symphonie, au Palais-Royal, où je pris une bonne glace; je dis le chapelet que j'avais fait vœu de dire, et je m'en retournai à la maison.»

Voici maintenant les derniers mots de cette lettre:

. «Adieu, prenez soin de votre santé, ayez confiance en Dieu. Ma bonne mère est entre ses mains. S'il veut encore nous la laisser, nous le remercierons de sa bonté; s'il veut la rappeler vers lui, nos cris, nos pleurs, notre désespoir seront inutiles. Soumettons-nous plutôt à sa volonté sainte, et persuadons-nous bien qu'il fait tout pour notre bonheur.»

Observez bien, mon cher Directeur, qu'il ne parle plus de confiance en Dieu, mais de soumission à sa volonté.

En même temps qu'il écrit cette lettre à son père, avec la même // 270 // encre et la même plume, il écrit à son ami Bullinger. La vérité, l'affreuse vérité, qui jusqu'à présent a expiré sur ses lèvres, il va la dire à son ami. Ici, point de réticences, de faux-fuyants, de précautions oratoires. La main ni le cœur ne sont plus retenus par rien. Les larmes mouillent le papier, l'âme déborde, elle éclate en sanglots, et, après la violence qu'il s'est faite, sans doute ces sanglots le soulagent. Quant à la symphonie, elle est oubliée; il n'en est plus question.

«Paris, le 3 juillet 1778.

«Cher ami,

«Pleurez avec moi! Voici le jour le plus malheureux de ma vie! — Je vous écris à deux heures du matin; mais, il faut vous le dire, ma mère, ma tendre mère n'est plus! Dieu l'a rappelée vers lui; que sa volonté soit faite. Il me l'avait donnée, il avait le droit de me reprendre. — Figurez-vous ce

que j'ai souffert dans ces quinze jours. Elle est morte comme une lampe qui s'éteint. Trois jours avant sa mort, elle se confessa, communia et reçut l'extrême-onction; mais, depuis lors, elle fut toujours dans le délire. L'agonie commença hier soir, à 5 heures 21 minutes; elle perdit aussitôt tout sentiment; le lui serrai la main; je lui parlai, mais elle ne me voyait plus, ne m'entendait plus, ne me sentait plus, et à 10 heures 21 minutes elle n'était plus. — Moi, un de nos amis, que mon père connaît, M. Haine, et la garde, assistèrent seuls à ses derniers moments. — Il m'est impossible de vous donner aujourd'hui des détails sur sa maladie. Je crois que son dernier jour était marqué; elle était la volonté de Dieu. — Au nom de l'amitié, préparez, je vous en supplie, mon pauvre père à cette affreuse nouvelle. Je lui écris par la même poste que ma mère est très-malade. Je me réglerai sur sa réponse: que Dieu lui donne de la force et du courage; quant à moi, j'ai supporté mon malheur avec résignation; lorsque je vis que tout espoir était perdu, je ne demandai que deux grâces à Dieu; d'accorder une mort tranquille à ma mère, et de me donner de la force. Ma prière a été exaucée... Maintenant, mon ami, conservez-moi mon père; soutenez-le; que ce dernier coup de l'accable pas. Je vous recommande ma tendre sœur. Allez de suite chez eux, je vous en prie; ne leur annoncez cependant pas encore la mort; préparez-les. Faites ce que vous jugerez convenable; employez tous les moyens. Faites seulement que je puisse être tranquille et que je n'apprenne pas un second malheur. Conservez-moi mon bon père, ma tendre sœur. Répondez-moi de suite, je vous en supplie. Adieu.»

Que dire après de telles paroles! Quelle sensibilité, quelle tendresse dans ces exhortations à son ami, afin que celui-ci observe tous les ménagements possibles vis-à-vis de son père et de sa sœur! Comme on sent que son cœur se brise à la pensée de la distance qui le sépare de ses chers parents! Ah! cette divine mélancolie répandue dans tous les ouvrages de Mozart, voilà donc la source d'où elle découle, cette âme si aimante, si ouverte aux joies et aux douleurs de la famille et de la vie!

Maintenant, mon cher Directeur, fermez cette lettre. Puis, ce soir, demain, lorsque vos idées auront pris un autre cours, vous en terminerez la lecture.

En effet, ce qui me reste à dire n'est plus au diapason de ce qui a précédé.

(La suite au prochain numéro.)

LE MÉNESTREL, 20 juillet 1862, pp. 269–270.

Journal Title: LE MÉNESTREL
Journal Subtitle: None
Day of Week: dimanche
Calendar Date: 20 JUILLET 1862
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 34
Year: 29^e ANNÉE
Pagination: 269 à 270
Title of Article: LETTRES D'UN BIBLIOPHILE MUSICIEN AU DIRECTEUR DU *MÉNESTREL*
Subtitle of Article: X (*suite*). LE CONCERT SPIRITUEL. — MORT DE LA MÈRE DE MOZART.
Signature: J. D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: *Le Méneestrel*, 'Lettres d'un bibliophile musicien au directeur du *Méneestrel*', 6 juillet 1862, pp. 250–252, 27 juillet 1862, pp. 274–275 et 13 juillet 1862, pp. 259–260.